

Astarté

THÉÂTRE DE L'OPÉRA. — Première représentation d'*Astarté*, opéra en quatre actes, poème de M. Louis de Gramont, musique de M. Xavier Leroux.

Hercule, mal satisfait d'avoir « immolé des tyrans, des monstres et des rois » (cet alexandrin réjouira les lecteurs du *Petit Sou*) est tourmenté du désir de vaincre une Divinité. — rien que cela : fidèle adorateur de la chaste Vesta, il veut abolir le culte d'Astarté, la déesse impudique, et, pour ce faire, décide de supprimer Omphale, reine de Lydie, qui jouit, entre autres choses, d'une réputation de prédiction, la naïve Déjanire agitée de sombres pressentiments, essaie de s'opposer au départ de son époux : le héros, s'étant fait apporter sa massue et son épée, ayant jeté sur ses épaules la peau du lion de Némée, coquettement doublée de satin jaune, s'embarque avec ses guerriers. Peu après son départ, Iole, vestale, laisse éteindre le feu sacré dans le même temps qu'un songe l'avertit qu'Hercule, loin de soumettre Omphale, sera conquis par elle ; pour conjurer la prédiction fâcheuse, Déjanira décide d'envoyer à son conjoint une tunique, teinte du sang de Nessus, et dont ce centaure astucieux certifia qu'elle « embraserait » le cœur d'Hercule. Iole, sous l'habit d'un jeune garçon, est chargée de porter à son maître le vêtement fatal.

Cependant Hercule est parvenu jusque sous les murs de Sardes, capitale d'Omphale ; tandis qu'il en explore les environs, ses soldats, avec un admirable mépris du danger, se couchent au pied même des remparts. Ils n'ont pas lieu, d'ailleurs, de le regretter ; car, vêtues d'étoffes molles et de voiles qui ne valent pas grand'chose, des Lydiennes aux paroles prometteuses leur offrent tout ce qu'elles peuvent indécement offrir : les militaires se font peu prier et, oubliant leur chef, pénètrent — premièrement — dans Sardes.

Nonobstant cette défection, nous retrouvons le fils d'Alcmène à l'acte suivant, dans la ville, sans savoir comment il y est entré (grâce à ce joyeux système des coupures, par lequel on excelle, en tous les théâtres, à rendre intelligi-

bles des œuvres écrites avec clarté). Quoiqu'il en soit, Hercule apparaît bientôt triomphateur médiocre ; dès qu'il aperçoit Omphale, il s'humilie devant elle — disons, à sa décharge, qu'elle est représentée par madame Héglon, aux cheveux de flamme, au sourire voluptueux et cruel, — et rebondit, devant tout le peuple, la puissance d'Astarté.

Au dernier acte, Iole, ayant joint Hercule, lui remet la fâcheuse tunique ; à peine s'en est-il revêtu, qu'en proie à d'horribles souffrances, il incendie le palais d'Omphale ; la reine s'enfuit sur une barque, mais non pas seule. Car, en peu de mots, elle a séduit la douce messagère, la pure vestale, et toutes deux débarquent dans l'île où règne Astarté, perverse et victorieuse, à Lesbos.

En somme Hercule, d'abord hésitant entre son devoir d'époux et l'attrance du vice, puis, préférant bientôt au culte de Vesta les rites voluptueux d'Astarté, « qui lui semble plus belle » — ce poème conçu sans vaines complications par l'esprit simplificateur de M. Louis de Gramont, ce thème fécond en oppositions violentes, était bien fait pour tenter le vigoureux musicien qu'est Xavier Leroux.

Un tel sujet, en effet, il fallait, pour le traiter, un compositeur de qui l'art s'affirmât hostile aux cosmogonies ésotériques parmi lesquelles se meut le Fervaal de M. Vincent d'Indy, aux rêveries délicieusement énevées que suggère à M. Debussy la mallarméenne *Après-Midi d'un faune*, voire au réseau chatoyant de modulations jeté par M. Faure, divin oiseleur, sur les ailes de la *Bonne Chanson*. Devant le livret de M. de Gramont, tous les subtils raffinés de l'école française « avancée » eussent reculé.

Tel le rimeur émancipé des *Nuits* répudiant, comme un clou de plus à la pensée, l'obligation de la consonne d'appui, Xavier Leroux repousse les contraintes d'ordre dramatique, et prosodique surtout, auxquelles déferent ceux de qui les théories de Wagner constituent l'évangile ; il réclame la vieille liberté par Meyerbeer laissée. Comme l'auteur des *Huguenots*, il est « homme de théâtre » et c'est par des qualités de théâtre que vaut son œuvre.

Soucieux avant tout d'énergie et de mouvement scénique, peu lui chaut de plier la même mélodie dans la bouche, dirai-je conjugale, de Déjanire souhaitant que la tunique du centaure « porte dans les veines d'Hercule tout le feu de son cœur aimant », et sur les lèvres criminelles d'Omphale adjurant la flamme destructive « de réduire en cendres Hercule puisque Hercule fut son amant ». La phrase a-t-elle de l'accent ? Oui ; le reste ne lui importe guère. Les répétitions de mots, de phrases, de strophes entières, qui terrifieraient les puristes ciseleurs de drames lyriques, il en assume allègrement la responsabilité sous la seule condition qu'elles lui semblent idoines à produire de l'effet. Car d'effet, pour M. Xavier Leroux, tout est là ; et, voulant cette fin, il en veut les moyens, tous les moyens ; tessiture dangereusement élevée du rêve d'Iole, dit avec tant de charme par Mlle Hatto, ou notes d'une gravité paradoxale (*mi-bemol* au-dessous de la portée) que fait valoir le contralto profond de Mme Héglon ; brusques antithèses instrumentales : flûtes associées aux harpes donnant une agréable couleur antique aux invocations à Vesta, et cuivres féroces ponctués de grosse caisse soulignant le parjure d'Hercule. Les choristes poussent de véritables cris — des septièmes augmentées singulièrement stridentes, — le violon solo enroule ses spirales aiguës autour de l'appel enamouré : *Viens dormir sur mon sein*, tout un orchestre enfiévré célèbre l'épithalame, avec un dernier rappel, par le tuba, du motif caressant murmuré par les Lydiennes à soldats ; enfin, contrastant avec la fougue mâle d'Hercule, des couples de « vierges de Lesbos » (demi-vierges serait plus exact) évoluent, calins, aux sons d'une mélodie lascivement orientale.

Au risque de me perdre dans l'esprit des abonnés de l'Opéra, fins connaisseurs, je confesse qu'à ces outrances, fort applaudies, et même aux singulières alliances d'instruments — harpes, mustels, sonnettes carillonnant pendant les libations à Astarté — je préfère le prélude grave du II, avec ses entrées plaintives en style fugué, ainsi que le chœur d'imploration, très expressif, qui a produit moins d'effet et qui gagnerait à être chanté avec plus de conviction.

A l'exception d'un thème du Feu qui rappelle, non sans logique, les crépitements ignés de la Tétralogie, les motifs d'Astarté ne doivent rien à Wagner, et M. Xavier Leroux ne lui emprunte pas non plus ses procédés de développement, préférant la répétition d'une phrase significative, sur des degrés ou dans des tons différents, aux transformations infinies qu'impose à ses leitmotifs le maître de Bayreuth. S'il s'apparentait à un musicien ce serait plutôt à Chabrier (le début du prélude fait songer, un instant, aux premières mesures de *Gwendoline*)

et certaines élégances sinieuses ne permettent pas d'oublier que le compositeur, applaudi hier, studia son art chez Massenet.

M. Gaillard a donné au musicien d'Astarté des décors d'une archéologie folâtre, mais éblouissants, des danseuses souples, les indiscrets costumes de Blanchini, des jeux de lumière inédits, la voix hermaphrodite de M. Devries et mieux encore ; des interprètes de premier ordre. Mme Héglon, pour qui fut écrit le rôle écrasant d'Omphale, le porte sans faiblir, elle le chante et le joue avec une superbe puissance dramatique ; l'auteur lui a dédié sa partition, c'est justice. Mlle Hatto, affriolante en petit jeune homme, montre une jolie voix et de jolies jambes. Mlle Grandjean, Déjanire qui disparaît malheureusement après le premier acte, lance son Ode à la Flamme avec une magnifique ampleur. M. Alvarez tonitrué mieux qu'il ne console et rend moins bien l'air, joli de mélancolie archaïque : « Sèche tes larmes... » que sa déclaration exultante : « Je suis ce preux... » tapageant parmi l'orgueil des fanfares. M. Delmas phrase avec la puissance mêlée de douceur qu'on lui connaît un rôle de grand-prêtre que les coupures ont douloureusement défiguré. D'autres artistes sont applaudis, qui ne valent pas ces chefs d'emploi, par exemple Mlle Nimidoff ; elle chante peu, mais ce peu me suffit.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

Le musicien d' « Astarté » — Les décors



M. Xavier Leroux



Décor du II^e acte



Décor du III^e acte



III^e acte. — Rencontre d'Hercule (M. Alvarez) et d'Omphale (Mme Héglon)

INFORMATIONS POLITIQUES

Conseil des ministres

Le conseil des ministres s'est réuni hier matin, à l'Elysée, sous la présidence de M. Loubet.

M. Waldeck-Rousseau et M. Delcassé n'étaient pas présents.

Le ministre des finances a fait signer un décret admettant M. Conus, trésorier général des Vosges, à faire valoir ses droits à la retraite et nommant à ce poste M. Oudet, chef du bureau du budget au ministère des finances.

Le ministre de l'agriculture a entretenu le conseil de la création d'un service spécial d'études et d'expériences en vue de combattre la fièvre aphteuse. Il demandera des crédits pour assurer le plus tôt possible la création et l'organisation de ce service.